

Nohant - 2 décembre 2017 – Dictée Berrichonne et corrigé

## Une rédaction difficile

**Sujet :** « Racontez en quelques lignes un dimanche après-midi ordinaire. »

« Coumme vous nous lavez d'mander d'écri', j' vas don' vous raconté mon darnier dimanche.

J' m'ascuse pour moun ortographe qu'a' l'a jamais été ben bounne.

Oh ! Qu'on l'avait-ti tou' ben mangés. La m'man, a' l'avait fait routi' son grous **geau** et pis, après la **boursette** et l' fromage de chieuve, on s'est engoulé la bounne gallette aux poummes de terres de ma grand-mé'. **L'tantoût'**, j' m'ai proum'né dans les champs anc l' pa. I' v'lait vouèr si les **blettes**, a' s'rint bounnes à l'arracher pour les bêtes. Pis après, j' sons arvenu par les pacage de la rivié'. On la débârré l' bârriau pis on la ben vite fromé pour que ceux **chtites** chieuves, a' s' sauvint pas. Dans les **bouchures**, les **agasses**, a' volint et su' la rivié', les canards, i' **rabouillint** l'iau. Moué, j'arais ben voulu argardé les bêtes toute la souèrée. Mais l' pa, il a dit qu' follait que j' fase mes écritures. J'en avais pas bounne envie.

A la mainson, j'ai don' pris mes **patins**, la plume pis une feuille et j' me seus att'ler bremment à l'ouvrage su' la table de cuisine. Dame ! Ca vaut c' que ça vaut. Mais si ça valait pas guière, l' pa, il a dit qu'i' vous donnerai des poummes de terres, vu qu' v'en avez pas récolté **grous** dans l' jardin d' l'école. Finalement, à part vout'e devouèr, ça l'a été putôt une bounne journée. »

1) Réécrivez les deux premières phrases (jusqu'à « bounnes ») telles qu'elles apparaissent dans le texte de la rédaction mais en adoptant une orthographe correcte.

Seule la forme « qu'a' l'a » sera modifiée grammaticalement.

2) Changez les dix mots berrichons soulignés pour un équivalent en français d'aujourd'hui.

Nohant - 2 décembre 2017 – Dictée Berrichonne et corrigé

## Une rédaction difficile

### Quelques consignes à l'attention des correcteurs

Le texte sera d'abord lu aux candidats en adoptant un accent berrichon puis distribué en relisant à haute voix les consignes et en répondant aux éventuelles questions.

#### **Au moment de la correction :**

Dans l'exercice 1, on comptabilisera les fautes d'orthographe selon le même barème que celui adopté pour la dictée du certificat. On attendra la forme « qui n'a » à la place de « qu'a' l'a ».

Dans l'exercice 2, on jugera de la pertinence de la traduction apportée aux 10 mots soulignés avec une certaine souplesse. L'orthographe ne sera pas prise en compte dans cet exercice. On pourrait compter une « faute » par mot traduit imparfaitement. Le recours au dictionnaire de référence de Paul Delaigue est possible lors d'une correction publique.

#### **Une correction possible :**

1) « Comme vous nous l'avez demandé d'écrire, je vais donc vous raconter mon dernier dimanche.

Je m'excuse pour mon orthographe qui n'a jamais été bien bonne. »

2) geau : coq

boursette : mâche ou doucette

l'tantoût : tantôt ou l'après-midi

blettes : betteraves

chtites : vilaines, désobéissantes, « mauvaises » et tout synonyme approchant.

bouchures : buissons, fourrés ...

agasses : pies

rabouillint : salissaient, troublaient, remuaient ...

patins : pantoufles, charentaises

grous : beaucoup

## Dictée du Certificat (1904)

J'ai le respect du pain.

Un jour je jetais une croûte, mon père est allé la ramasser. Il ne m'a pas parlé durement comme il le fait toujours.

« Mon enfant, m'a-t-il dit, il ne faut pas jeter le pain ; c'est dur à gagner. Nous n'en avons pas trop pour nous, mais si nous en avons trop, il faudrait le donner aux pauvres. Tu en manqueras peut-être un jour, et tu verras ce qu'il vaut. Rappelle-toi ce que je te dis là, mon enfant ! »

Je ne l'ai jamais oublié.

Cette observation, qui pour la première fois peut-être, dans ma vie de jeunesse, me fut faite sans colère mais avec dignité, me pénétra jusqu'au fond de l'âme ; et j'ai eu le respect du pain depuis lors.

Les moissons m'ont été sacrées, je n'ai jamais écrasé une gerbe, pour aller cueillir un coquelicot ou un bluet ; jamais je n'ai tué sur sa tige la fleur du pain !

Ce qu'il me dit des pauvres me saisit aussi et je dois peut-être à ces paroles prononcées simplement ce jour-là... d'avoir toujours eu le respect, et toujours pris la défense de ceux qui ont faim.

« Tu verras ce qu'il vaut. »

Je l'ai vu.

Jules Vallès, « L'Enfant » (1889)

NOM : ..... Prénom : ..... Date de naissance : / /

Adresse

postale : .....

Téléphone :

Email :

**Combien de fautes ?**

## **EXERCICE pour départager les ex-aequo**

**Nombre de fautes dans chaque paragraphe (les souligner) :**

PAR. 1	PAR. 2	PAR. 3	PAR. 4	PAR. 5	TOTAL FAUTES

### MA MÈRE

- 1) Ai-je été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit : je n'ai pas été dorlotté, tapoté, baisotté ; j'ai été beaucoup fouetté. Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures. Mademoiselle Balandreau m'y met du suif. C'est une bonne vieille fille de cinquante ans. Elle demeure au-dessous de nous. D'abord elle était contente : comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. « Vlin ! Vlan ! zon ! zon ! – voilà le petit Chose qu'on fouette ; il est temps de faire mon café au lait. »
- 2) Mais un jour que j'avais levé mon pan, parce que ça me cuisait trop, et que je prenais l'air entre deux portes, elle m'a vu ; mon derrière lui a fait pitié. Elle voulait d'abord le montrer à tout le monde, amener les voisins autour ; mais elle a pensé que ce n'était pas le moyen de le sauver, et elle a inventé autre chose.
- Lorsqu'elle entend ma mère me dire : « Jacques, je vais te fouetter !  
— Madame Vingtras, ne vous donnez pas la peine, je vais faire ça pour vous.  
— Oh ! chère demoiselle, vous êtes trop bonne ! »
- Mademoiselle Balandreau m'emmène ; mais au lieu de me fouetter, elle frappe dans ses mains ; moi, je crie. Ma mère remercie, le soir, sa remplaçante. « À votre service, » répond la brave fille, en me glissant un bonbon en cachette. Mon premier souvenir date donc d'une fessée. Mon second est plein d'étonnement et de larmes.
- 3) C'est au coin d'un feu de fagots, sous le manteau d'une vieille cheminée ;

ma mère tricote dans un coin ; une cousine à moi, qui sert de bonne dans la maison pauvre, range sur des planches rongées, quelques assiettes de faïence bleue avec des coqs à crête rouge, et à queue bleue.

Mon père a un couteau à la main et taille un morceau de sapin ; les copeaux tombent jaunes et soyeux comme des brins de rubans. Il me fait un chariot avec des languettes de bois frais. Les roues sont déjà taillées ; ce sont des ronds de pommes de terre avec leur cercle de peau brune qui fait le fer... Le chariot va être fini ; j'attends tout ému et les yeux grands ouverts, quand mon père pousse un cri et lève sa main pleine de sang. Il s'est enfoncé le couteau dans le doigt. Je deviens tout pale et je m'avance vers lui ; un coup violent m'arrête ; c'est ma mère qui me l'a donné, l'écume aux lèvres, les points crispés.

« C'est ta faute si ton père s'est fait mal ! »

- 4) Et elle me chasse sur l'escalier noir, en me cognant encore le front contre la porte. Je crie, je demande grâce, et j'appelle mon père : je vois, avec ma terreur d'enfant, sa main qui pend toute hâchée ; c'est moi qui en suis cause ! Pourquoi ne me laisse-t-on pas entrer pour savoir ? On me battra après si l'on veut. Je crie, on ne me répond pas. J'entends qu'on remue des carafes, qu'on ouvre un tiroir ; on met des compresses.

« Ce n'est rien, vient me dire ma cousine, » en pliant une bande de linge tâchée de rouge.

- 5) Je sanglotte, j'étouffe : ma mère reparait et me pousse dans le cabinet où je couche, où j'ai peur tous les soirs.

Je puis avoir cinq ans et me crois un parricide. Ce n'est pas ma faute, pourtant !

Est-ce que j'ai forcé mon père à faire ce chariot ? Est-ce que je n'aurais pas mieux aimé saigner, moi, et qu'il n'eut point mal ?

Oui — et je m'égratigne les mains pour avoir mal aussi.

C'est que maman aime tant mon père ! Voilà pourquoi elle s'est emportée.

On me fait apprendre à lire dans un livre où il y a écrit en grosses lettres qu'il faut obéir à ses père et mère : Ma mère a bien fait de me battre.

Jules Vallès, « L'Enfant »

NOM : ..... Prénom : ..... Date de naissance : / / /  
Adresse postale : .....  
Téléphone :  
Email :

Combien de fautes ?

**EXERCICE pour départager les ex-aequo : corrigé**  
**Les mots corrigés sont surlignés**

PAR. 1	<b>2</b>	PAR. 2	<b>0</b>	PAR. 3	<b>3</b>	PAR. 4	<b>2</b>	PAR. 5	<b>2</b>	TOTAL FAUTES	<b>9</b>
--------	----------	--------	----------	--------	----------	--------	----------	--------	----------	--------------	----------

MA MÈRE

- 1) Ai-je été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit : je n'ai pas été **dorloté**, tapoté, baisotté ; j'ai été beaucoup fouetté. Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures. Mademoiselle Balandreau m'y met du suif. C'est une bonne **vieille** fille de cinquante ans. Elle demeure au-dessous de nous. D'abord elle était contente : comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. « Vlin ! Vlan ! zon ! zon ! – voilà le petit Chose qu'on fouette ; il est temps de faire mon café au lait. »
- 2) Mais un jour que j'avais levé mon pan, parce que ça me cuisait trop, et que je prenais l'air entre deux portes, elle m'a vu ; mon derrière lui a fait pitié. Elle voulait d'abord le montrer à tout le monde, amener les voisins autour ; mais elle a pensé que ce n'était pas le moyen de le sauver, et elle a inventé autre chose.  
Lorsqu'elle entend ma mère me dire : « Jacques, je vais te fouetter !  
— Madame Vingtras, ne vous donnez pas la peine, je vais faire ça pour vous.  
— Oh ! chère demoiselle, vous êtes trop bonne ! »  
Mademoiselle Balandreau m'emmène ; mais au lieu de me fouetter, elle frappe dans ses mains ; moi, je crie. Ma mère remercie, le soir, sa remplaçante. « À votre service, » répond la brave fille, en me glissant un bonbon en cachette. Mon premier souvenir date donc d'une fessée. Mon second est plein d'étonnement et de larmes.
- 3) C'est au coin d'un feu de fagots, sous le manteau d'une vieille cheminée ;

ma mère tricote dans un coin ; une cousine à moi, qui sert de bonne dans la maison pauvre, range sur des planches rongées, quelques assiettes de faïence bleue avec des coqs à crête rouge, et à queue bleue.

Mon père a un couteau à la main et taille un morceau de sapin ; les copeaux tombent jaunes et soyeux comme des brins de rubans. Il me fait un chariot avec des languettes de bois frais. Les roues sont déjà taillées ; ce sont des ronds de pommes de terre avec leur cercle de peau brune qui fait le fer... Le chariot va être fini ; j'attends tout ému et les yeux grands ouverts, quand mon père pousse un cri et lève sa main pleine de sang. Il s'est enfoncé le couteau dans le doigt. Je deviens tout pâle et je m'avance vers lui ; un coup violent m'arrête ; c'est ma mère qui me l'a donné, l'écume aux lèvres, les poings crispés.

« C'est ta faute si ton père s'est fait mal ! »

- 4) Et elle me chasse sur l'escalier noir, en me cognant encore le front contre la porte. Je crie, je demande grâce, et j'appelle mon père : je vois, avec ma terreur d'enfant, sa main qui pend toute hachée ; c'est moi qui en suis cause ! Pourquoi ne me laisse-t-on pas entrer pour savoir ? On me battra après si l'on veut. Je crie, on ne me répond pas. J'entends qu'on remue des carafes, qu'on ouvre un tiroir ; on met des compresses.

« Ce n'est rien, vient me dire ma cousine, » en pliant une bande de linge tachée de rouge.

- 5) Je sanglote, j'étouffe : ma mère reparaît et me pousse dans le cabinet où je couche, où j'ai peur tous les soirs.

Je puis avoir cinq ans et me crois un parricide. Ce n'est pas ma faute, pourtant !

Est-ce que j'ai forcé mon père à faire ce chariot ? Est-ce que je n'aurais pas mieux aimé saigner, moi, et qu'il n'eût point mal ?

Oui — et je m'égratigne les mains pour avoir mal aussi.

C'est que maman aime tant mon père ! Voilà pourquoi elle s'est emportée.

On me fait apprendre à lire dans un livre où il y a écrit en grosses lettres qu'il faut obéir à ses père et mère : Ma mère a bien fait de me battre.

Jules Vallès, « L'Enfant »